



IMAGES DE LIEUX, STIGMATES ET REPRÉSENTATIONS DE LA PAUVRETÉ URBAINE À MEXICO

María Cristina BAYÓN¹

INTRODUCTION

La pauvreté est non seulement relative, mais elle est aussi construite socialement, ce qui présuppose d'étudier simultanément les représentations sociales, les expériences qui lui sont liées, et les mécanismes sociaux qui l'engendrent. Les manières dont est vécue et pensée la pauvreté dans le Mexique urbain contemporain, et les effets sur le vivre ensemble des écarts de revenus abyssaux entre secteurs privilégiés et défavorisés, ne peuvent être facilement compris si l'on ne tient pas compte du contexte dans lequel ces problématiques se trouvent immergées. Je ne prétends pas réaliser une caractérisation exhaustive de la complexe réalité mexicaine, mais je considère qu'il est important de faire ressortir deux éléments clés pour la compréhension du problème. En premier lieu, les fortes inégalités dans la façon dont les chances sont réparties (en matière de revenus, d'emploi, d'éducation, de santé, etc.) et la profonde incidence de la pauvreté sont des traits

1. Sociologue, chercheuse à l'Instituto de Investigaciones Sociales de l'Université Nationale Autonome du Mexique, chercheuse invitée au Latin American Centre de l'université d'Oxford.





persistants de la trajectoire du pays.² Cette persistance est l'un des éléments (mais certainement pas le seul) qui contribue à expliquer une sorte de « naturalisation » de la pauvreté et des inégalités, ainsi que les niveaux élevés de tolérance à ces problèmes. Rappelons-nous que « coexistent » au Mexique les milliardaires les plus riches du monde – selon la liste établie par Forbes – et plus de 57 millions de pauvres sur une population de 112 millions d'habitants.

Par ailleurs, si l'alternance politique qui a eu lieu en 2000 après plus de soixante-dix ans de régime corporatiste autoritaire du PRI a bien représenté une avancée dans le processus de démocratisation du pays, elle ne s'est pas accompagnée d'une remise en cause des politiques néolibérales mises en œuvre depuis les années 1980, ni de leurs effets dévastateurs sur le tissu social. Au contraire, la politique suivie par le Parti d'Action Nationale (PAN, de droite), durant les deux sexennats où ce parti a été au pouvoir (2000-2006, 2006-2012), s'est caractérisée par une continuité et un strict attachement aux principes du Consensus de Washington, alors qu'ils sont désormais mis en question par de nombreux gouvernements d'Amérique Latine. Dans le domaine social, l'État a vu son rôle se réduire à des prestations de *welfare* ciblées sur l'extrême pauvreté. Ceci est allé de pair avec une marchandisation marquée des services publics (tels que l'éducation, la santé et le logement). Ces processus ont exacerbé la segmentation de l'accès aux services et la qualité de ces derniers³. La justice sociale, la réduction des inégalités, le renforcement des droits des citoyens et la mise en œuvre de seuils minimaux de bien-être n'ont, évidemment, pas été inscrits sur l'agenda politique des dix dernières années. Le processus de marchandisation du social qui a inspiré l'expérience néolibérale mexicaine a

2. L'équité distributive n'a jamais été une caractéristique de la société mexicaine, pas même durant "l'âge d'or" de la période connue sous le terme d'ISI (industrialisation par substitution des importations). De 1963 à 1984, le pays a connu une réduction des inégalités et de la pauvreté. A la fin de cette période, le coefficient de Gini était de 0,46 et presque 6 Mexicains sur 10 étaient toujours pauvres (M.C. Bayón, "Precariedad social en México y Argentina: tendencias, expresiones y trayectorias nacionales" *Revista de la Cepal* 88, 2006, pp. 133-152). Vingt-cinq ans plus tard, en 2010, les niveaux d'inégalité étaient semblables à ceux des années 1960 (le coefficient de Gini est passé de 0,52 en 1960 à 0,51 en 2010), et plus de la moitié des Mexicains vivaient en situation de pauvreté.

3. Le paradigme émergent a favorisé la multiplication et l'approfondissement des lignes de segmentation concernant l'accès aux services sociaux. A la position occupée sur le marché du travail (distinction formel/informel, qui s'est progressivement effacée) s'est ajoutée la condition de "non-pauvre" et de "pauvre". Les "non" pauvres (qui bénéficient ou non de la sécurité sociale) sont segmentés en fonction de leur niveau de revenus (étant donné la large offre de prix et de qualité d'un marché des services privés faiblement régulé). On distingue entre les pauvres "modérés" et "extrêmes" et, parmi ces derniers, les résidents des zones rurales marquées par de forts niveaux d'exclusion sociale sont les clients par excellence des programmes publics, ce qui approfondit la vulnérabilité et le manque de protection des pauvres urbains (M.C. Bayón, "Mexique: persistance d'un système porteur d'exclusion" en *Revue Internationale du Travail* 148:3, 2009, pp. 323-339).





marqué de son empreinte un espace urbain de plus en plus fragmenté. La sociabilité urbaine est dominée par la méfiance, la stigmatisation et la peur ; par des usages et des significations différenciées de l'espace urbain ; enfin, par un mouvement d'enfermement des secteurs privilégiés, parallèle à une concentration des plus défavorisés dans des périphéries toujours plus éloignées et caractérisées par une pauvreté homogène. Je cherche ici à mettre l'accent sur les dimensions socioculturelles de l'expérience de la pauvreté et des inégalités urbaines dans une zone de haute concentration de pauvreté de la ville de Mexico.

Les dimensions culturelles sont fortement liées à l'espace, aux lieux où s'affirme et s'exerce le pouvoir dans sa forme la plus subtile : la violence symbolique⁴. En effet, les représentations des secteurs les plus défavorisés sont presque toujours *spatialisées*, et leur dévalorisation se traduit souvent par une pathologisation de leurs espaces (quartiers, écoles, rues, etc.) s'exprimant par des stigmates associés aux *types de lieux* habités par certains *types de gens*⁵. Il ne s'agit pas seulement d'enquêter sur les significations qu'acquière la pauvreté en fonction de la diversité de ses dimensions et de ses espaces ; il s'agit également de se demander dans quelle mesure et de quelle manière ces significations contribuent à la reproduction des inégalités. Il ne faut pas oublier que le discours public sur la pauvreté et les politiques qui le traduisent sont des produits culturels sujets aux préférences, préjugés, croyances, attitudes et orientations des élites politiques.

Cet article explore l'articulation des dimensions spatiales et symboliques de la pauvreté et des inégalités urbaines. A partir d'un travail ethnographique réalisé à Chimalhuacán - l'une des municipalités de la Zone Métropolitaine de la Ville de Mexico concentrant le plus de handicaps - je m'intéresserai à la manière dont la société conçoit la pauvreté et entre en relation avec les pauvres au travers du discours des habitants. L'analyse est structurée autour de trois axes fondamentaux : les représentations de la pauvreté et des pauvres, leur perception du lieu où ils vivent et la manière dont ils sont vus, selon eux, par les résidents des zones plus centrales et plus privilégiées de la ville. Le premier axe explore dans quelle mesure la pauvreté est attribuée à des causes structurelles ou individuelles, et la manière dont ces conceptions modèlent les façons dont *les pauvres* sont vus. Le deuxième axe est relatif aux images caractéristiques du lieu et se focalise sur la satisfaction (ou l'insatisfaction) des personnes interrogées à propos de leur lieu de résidence, en recherchant dans quelle mesure ce dernier devient une source de mal-être. Enfin, le troisième axe se réfère aux images

4. P. Bourdieu, "Efectos de lugar" dans *La miseria del mundo*, P. Bourdieu (dir.), Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1999, pp. 119-124.

5. D. Reay, "Mostly Roughts and Toughs": Social Class, Race, and Representations in Inner City Schooling", *Sociology* 38: 5, 2004, pp. 1005-1023; D. Silbey, *Geographies of exclusion*, Londres: Routledge, 1995; P. Watt, "Respectability, Roughness and "Race": Neighborhood Place Images and the making of Working-Class Distinctions in London", *International Journal of Urban and Regional Research* 30: 4, 2006, pp. 776-797.





de *ceux du dehors* et explore l'existence de stigmates liés au lieu et à ses résidents. Le choix de ces axes s'inscrit dans un effort de compréhension de la pauvreté depuis une perspective relationnelle et en tant que phénomène complexe et socialement construit.

BRÈVE CARACTÉRISATION DE LA LOCALITÉ DE L'ÉTUDE

Si les pauvres, dans une zone urbaine telle que la zone métropolitaine de la Ville de Mexico, comptant 19 millions d'habitants et des niveaux de pauvreté élevés, se répartissent dans pratiquement toute la ville, il n'en reste pas moins que les groupes défavorisés tendent à se concentrer dans les territoires comptant le plus grand nombre de handicaps – en matière d'infrastructure urbaine, de qualité des sols, d'accès à des services de qualité et à des opportunités d'emploi au niveau local – territoires qui, de plus, ont connu la plus forte croissance de leur population durant les vingt dernières années. Les zones de concentration de la pauvreté non seulement persistent mais, de plus, croissent et se densifient en raison des processus d'exclusion sociale⁶.

Duhau note que l'évolution récente de la division spatiale à grande échelle de la ville de Mexico est marquée par une croissance de la population résidant dans des territoires affectés par de fortes carences. En d'autres termes, les quartiers d'auto-construction, forme dominante d'intégration des classes populaires à la ville, pourraient être en train de perdre ou, du moins, de voir se réduire leur capacité intégratrice⁷. D'autre part, cette évolution révèle une tendance à la concentration des foyers les plus pauvres dans de grandes agglomérations de pauvreté, particulièrement à l'est de la ville où réside 40% de la population métropolitaine, c'est-à-dire environ 8 millions d'habitants.

C'est dans cette zone que se situe Chimalhuacán, localité où a été réalisé le travail de terrain en 2009. Située à environ 30 kilomètres du centre (zócalo) du District Fédéral, dans l'ancien bassin du lac de Texcoco, peuplée de 600 000 habitants approximativement, il s'agit de la municipalité concentrant le plus grand nombre de handicaps de la zone métropolitaine de la Ville de Mexico et l'une des plus pauvres de l'Etat de Mexico.

Comme le montre le tableau 1, l'ampleur des privations, dans ce lieu, est alarmante et considérablement supérieure à celle que connaît la zone métropolitaine de la ville de Mexico : plus de 60% de la population y est pauvre, la moitié des salariés gagne au maximum l'équivalent de deux salaires

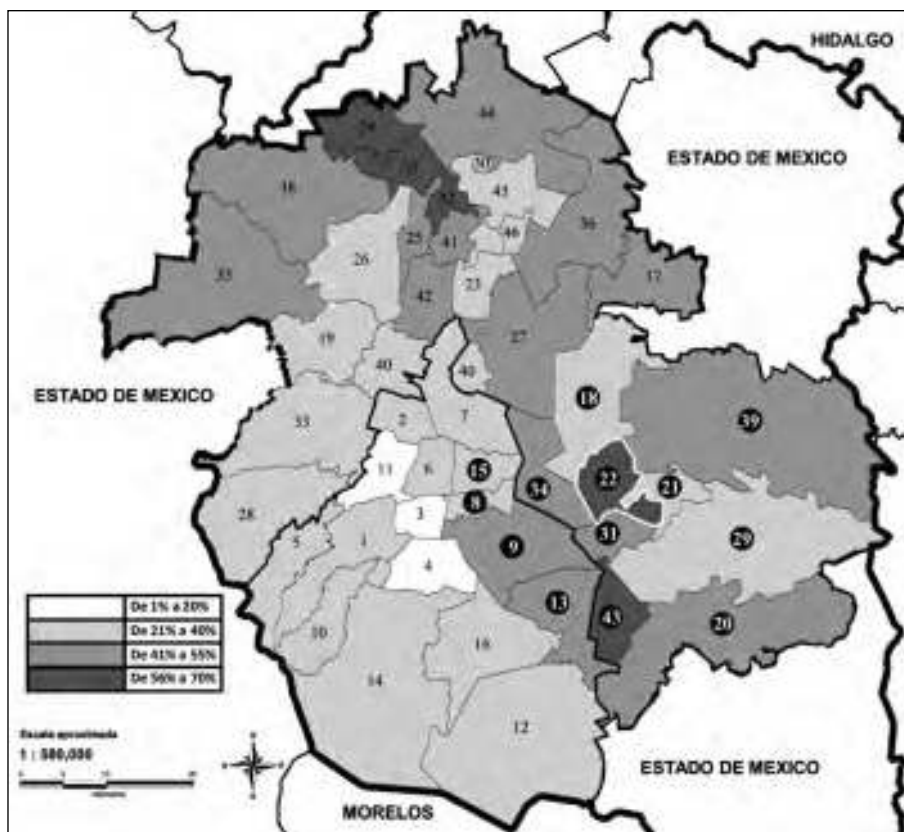
6. M.C. Bayón, "Desigualdad y procesos de exclusión social. Concentración socio-espacial de desventajas en el Gran Buenos Aires y la Ciudad de México". *Estudios Demográficos y Urbanos* 23: 1, 2008, pp. 123-150.

7. E. Duhau, "División social del espacio y exclusión social" dans R. Cordera, P. Ramírez Kuri & A. Ziccardi (dirs.) *Pobreza, desigualdad y exclusión en la ciudad del siglo XXI*, Mexico: Siglo XXI, Instituto de Investigaciones Sociales-UNAM, Seminario de la Cuestión Social, 2008, 199-211.





Carte n° 1. Zone Métropolitaine de la Ville de Mexico :
pauvreté par municipalité (en % de la population), 2005



Notes : Unités administratives de la Zone Métropolitaine de la Ville de Mexico : 1.-Alvaro Obregón, 2.-Azcapotzalco, 3.-Benito Juárez, 4.-Coyoacán, 5.-Cuajimalpa, 6.-Cuauhtémoc, 7.- Gustavo A. Madero, 10.-Magdalena Contreras, 11.-Miguel Hidalgo, 12.-Milpa Alta, 14.-Tlalpan, 16.-Xochimilco. Etat de Mexico: 17.-Acolman, 19.-Atizapán de Zaragoza, 23.-Coacalco de Berriozábal, 24.-Coyotepec, 25.-Cuautitlán, 26.-Cuautitlán Izcalli, 27.-Ecatepec de Morelos, 28.-Huixquilucan, 30.-Jaltenco, 32.-Melchor Ocampo, 33.-Naucalpan de Juárez, 35.-Nicolás Romero, 36.-Tecámac, 37.-Teoloyucán, 38.-Tepotzotlán, 40.-Tlalnepantla de Baz, 41.-Tultepec, 42.-Tultitlán, 44.-Zumpango, 45.-Nextlalpan, 46.-Tonanitla. **Orient:** District Fédéral: 8.-Iztacalco, 9.-Iztapalapa, 13.-Tláhuac, 15.-Venustiano Carranza. Etat de Mexico: 18.-Atenco, 20.-Chalco, 21.-Chicoloapan, 22.-Chimalhuacán, 29.-Ixtapaluca, 31.-La Paz, 34.-Nezahualcóyotl, 39.-Texcoco, 43.-Valle de Chalco Solidaridad.

Source : Réalisation de l'auteur sur la base des données de la CONEVAL (Consejo Nacional de Evaluación de la Política de Desarrollo Social) *Índice de rezago social: Resultados a 2005*, "Población total, pobreza por ingreso, indicadores, índice y grado de rezago social, según municipio, 2005".

<http://www.coneval.gob.mx/cmsconeval/rw/pages/medicion/cifras/rezago%20social%202010.es.do>





minimaux (autour de 200 dollars) – pourcentage deux fois plus élevé que celui de la zone métropolitaine – et travaille plus de 48 heures par semaine ; les moins de 14 ans représentent un tiers de la population ; la moitié des jeunes de 15 à 19 ans n'est pas scolarisée et, entre 20 ans et 24 ans, seul un jeune sur dix poursuit toujours des études, moitié moins que dans la zone métropolitaine. Deux tiers des habitants n'ont pas accès aux services de santé fournis par le système de sécurité sociale ; seuls 10% des logements disposent d'un ordinateur contre 30% dans la zone métropolitaine, presque 30% n'ont pas de réfrigérateur et 60% sont affectés par un degré plus ou moins élevé de surpeuplement. En 2000, 80% de la population de Chimalhuacán résidait dans des zones géostatistique de niveau socioéconomique très bas, ce qui révèle une forte homogénéité sociale⁸. Rubalcava et Steingart attirent l'attention sur la concentration de handicaps, mais aussi sur leur permanence dans le temps⁹. À la différence d'autres municipalités qui se sont élevées dans les strates socio-spatiales, Chimalhuacán n'a pas quitté la strate « très bas » depuis 1960 – lorsqu'elle fut incorporée à la zone métropolitaine de la ville de Mexico¹⁰. En 2010, seule 7,4% de la population résidant dans la municipalité pouvait être considérée comme « non pauvre et non vulnérable »¹¹.

Cette municipalité est l'une des localités métropolitaines qui a connu la plus forte croissance de population des dernières années, surtout dans les années 1990. Le facteur d'attraction de la population n'est certainement pas le marché local du travail mais plutôt la possibilité d'accéder à un logement à soi par le biais de l'autoconstruction, étant donné la disponibilité de terrains à prix faibles, généralement situés dans des quartiers informels aux sols salpêtrés, faiblement perméables et sujets aux inondations. L'accès à ces terrains, de même que la fourniture de services publics tels que l'eau, le drainage, l'électricité, les routes, voire les écoles et le système de transport public, sont généralement liés à des pratiques clientélistes ainsi qu'aux caciques politiques qui ont le « contrôle » (quasi absolu) de la zone. Il s'agit de la seule municipalité de la zone métropolitaine qui n'a jamais connu d'alternance politique. Elle a été gouvernée sans interruption par le PRI (Parti Révolutionnaire Institutionnel) depuis 1940.

L'infrastructure urbaine de base y est hautement précaire. Les déficiences du système de transport public se manifestent par les fréquents accidents provoqués par des autobus en mauvais état – connus sous le terme de *chimecos* – conduits par de très jeunes chauffeurs circulant à grande vitesse. À cela s'ajoutent les « *bicitaxis* » et « *mototaxis* » qui constituent une

8. E. Duhau, "División social del espacio y exclusión social", *Op. Cit.* p. 206

9. R. M. Rubalcava & M. Scheingart, *Ciudades Divididas. Desigualdad y Segregación Social en México*. México: El Colegio de México, 2012.

10. *Ibid.*

11. Cette donnée correspond à la nouvelle mesure multidimensionnelle de la pauvreté réalisée depuis 2010. Voir CONEVAL, *Medición de la Pobreza 2010 a escala municipal*. http://www.coneval.gob.mx/cmsconeval/rw/pages/medicion/medicion_pobreza_municipal_2010.es.do





Tableau n° 1. Caractéristiques comparées de la Zone Métropolitaine de la Ville de Mexico et de la municipalité de Chimalhuacán, 2005.

	Zone métropolitaine de la Ville de Mexico	Chimalhuacán
Population		
Population totale	19 239 910	525 389
Population de 0 à 14 ans (%)	27.2	33.4
Population de 15 à 24 ans (%)	17.8	20.2
Population de 15 à 64 ans (%)	67.3	61.1
Population de 65 ans et plus (%)	5.5	2.3
Femmes entre 12 et 19 ans avec un ou plusieurs enfants nés vivants(%)	5,8	8.5
Education		
Taux de scolarisation selon l'âge (%) :		
5 à 9 ans	95.4	94.9
10 à 14 ans	95.9	93.1
15 à 19 ans	62.2	47.4
20 à 24 ans	27.1	12.2
Durée moyenne de scolarisation (années)	10.1	7.6
Travail et revenus ^a		
Population active (%)	62.3	50.9
Population au chômage (%)	3.8	1.7
Population à son compte (%)	18.4	22.9
Population travaillant plus de 48 heures par semaine (%)	31.6	49.8
Population vivant avec deux salaires minimums ou moins (%)	25.1	53.1
Santé		
Non bénéficiaires de l'assurance maladie (%)	46.5	65.9
Logement		
Logements sans électricité (%)	1.4	4.3
Logements disposant d'un ordinateur (%)	30.9	9.7
Logements sans réfrigérateur (%)	16.2	27.6
Logements surpeuplés (%)	29,3	58.8
Pauvreté		
« Pauvreté alimentaire » ^b (indigence) (%)	5.4 ^d	15.9
« Pauvreté patrimoniale » ^c (pauvreté) (%)	31.8 ^d	63.8

Note : ^a Correspond à l'année 2000. ^b Pauvreté alimentaire : proportion de la population ne disposant pas de revenus *per capita* permettant de couvrir les besoins alimentaires essentiels du foyer. ^c Pauvreté patrimoniale : proportion de la population ne disposant pas des revenus *per capita* permettant de couvrir en termes d'alimentation, de vêtements, de chaussures, de santé, de transport public et d'éducation. ^d Correspond uniquement au District Fédéral.





alternative informelle à faible coût pour se déplacer sur de courtes distances. Les charrettes tirées par des ânes ou des chevaux pour le ramassage des ordures font partie du paysage urbain, de même que les monticules de gravats et de déchets dans les rues qui, pour 70% d'entre elles, ne sont pas goudronnées. Les maisons jamais achevées, ainsi que l'absence d'arbres et d'espaces verts, donnent au lieu une tonalité grise prédominante. Les faiblesses et les déficiences des services publics de santé se traduisent par la prolifération de cabinets de consultation et de cliniques privées insuffisamment contrôlées, aux standards d'hygiène et de qualité douteux. Le commerce informel est la principale activité économique au niveau local, comme le montrent les nombreux marchés informels et marchés publics qui parsèment les rues de la municipalité.

C'est dans ce contexte de forte concentration de handicaps que vont être analysées, à présent, les représentations et expériences de la pauvreté et des inégalités.

LES PAUVRES ET LES REPRÉSENTATIONS DE LA PAUVRETÉ : LA FAUTE À LA VICTIME ?

L'attribution de la pauvreté, soit à une cause individuelle, soit à une cause collective, est un indicateur important de la manière dont les individus et les sociétés abordent le problème et délimitent les frontières de l'intervention de l'Etat en ce qui concerne les prestations sociales, en général, et les politiques de lutte contre la pauvreté, en particulier¹².

La stigmatisation des pauvres est plus flagrante dans les contextes où prédomine une vision de la pauvreté attribuée à des causes individuelles, engendrant un discours moralisateur. Selon ce point de vue, les pauvres sont considérés comme « coupables » de leur propre situation, ne font pas le « nécessaire » par et pour eux-mêmes, et sont le produit d'une « culture de la pauvreté » et de situations anomiques transmises de génération en génération. L'explication par la « paresse » - *s'il ne travaille pas, c'est parce qu'il ne le veut pas, parce que c'est un médiocre* - renvoie à une idée morale fondée sur le devoir et l'éthique du travail. Les pauvres sont accusés de ne pas faire suffisamment d'effort pour s'en sortir, et le gouvernement, de ce fait, n'est pas tenu de se soucier de leur sort.

« L'intégration » des pauvres dans des sociétés telles que le Mexique prend un caractère clairement négatif, segmenté et précaire qui s'exprime au travers d'une conception différenciée de la citoyenneté, et est caractérisé par la discrimination et le stigmate. Selon l'enquête « ce que disent les pauvres », réalisée en 2003 par le ministère du Développement Social (SEDESOL), parmi la population en situation de pauvreté, six sondés sur dix

12. D. Lepianka, J. Gelissen & W. Van Oorschot, "Popular Explanations of Poverty in Europe. Effects of Contextual and Individual Characteristics across 28 European Countries." *Acta Sociologica* 53: 1, 2010, pp. 53-72





considèrent qu'il y a dans le pays des Mexicains de première et de seconde classe, neuf sur dix estiment que les pauvres y sont victimes de discriminations, à cause, notamment, de leur manque d'argent et d'éducation, ainsi que de leur manière de s'habiller, et six sur dix ont personnellement senti que leurs droits étaient fragilisés par leur situation économique, leur niveau d'éducation et leur quartier de résidence¹³. L'Enquête nationale sur les Discriminations, réalisée en 2005 sur la base de l'ensemble de la population, signale que deux personnes interrogées sur cinq considèrent que *les pauvres sont pauvres car ils ne fournissent pas les efforts suffisants* ; trois sur cinq ressentent de la méfiance lorsqu'une personne apparemment pauvre les approche ; et, pour la moitié des personnes interrogées, le rejet est la réaction la plus commune dans ce type de situation¹⁴.

Dans ce contexte, les éléments structurels de la pauvreté et des inégalités se diluent, et se trouvent légitimées et masquées par un effet de naturalisation¹⁵, ceci expliquant pourquoi les pauvres partagent les préjugés et les stéréotypes des classes moyennes et supérieures les concernant.

Parfois, s'ils sont financièrement pauvres, c'est parce que les gens n'aiment pas travailler, parce qu'ils n'aiment pas chercher du travail... Ils vont dans la rue en priant Dieu pour ne pas trouver (de travail) [...] Ça dépend des gens, les fainéants se plaignent de ne pas avoir d'argent mais ils ne cherchent pas non plus à faire quoi que ce soit, ou bien... disons... dans le métro, ils font la manche, des jeunes femmes qui demandent de l'argent avec leur enfant alors que des fois, elles pourraient faire la plonge, faire des ménages, je ne sais pas, mais le truc, c'est de faire de l'argent pour nourrir les enfants, hein ? [...] Et ces personnes-là, plutôt que me faire de la peine, en vérité, elles me font honte [...] je crois que ça oui, c'est la honte. (Marina, 35 ans, commerce informel)

Dans la mesure où les groupes stigmatisés s'approprient la vision dominante concernant leur statut inférieur, il est d'autant moins probable de les voir contester les formes structurelles de discrimination leur bloquant l'accès à diverses possibilités. La criminalisation symbolique de certaines catégories sociales est un processus social dominant et si répandu que les propres victimes de ces stéréotypes finissent par les reproduire, de manière ambiguë cependant¹⁶. La pauvreté apparaît dans certains récits comme une question d'*attitude*. Le pauvre est un tricheur, celui qui ne fait pas d'effort, qui « ne met pas assez du sien », *l'autre*.

Tu penses qu'il y a beaucoup de pauvreté ici, à Chimalhuacán ? Beaucoup de pauvres ?

13. Voir M. C. Bayón. "Oportunidades desiguales, desventajas heredadas: Las dimensiones subjetivas de la privación en México". *Revista Espiral. Estudios sobre Estado y Sociedad* XV: 44, 2009, pp.163-198

14. <http://sedesol2006.sedesol.gob.mx/subsecretarias/prospectiva/discriminacion/Resumen/Resultados%20Generales%20por%20Modulo.pdf>

15. P. Bourdieu, "Efectos de lugar", *Op. Cit.*





Non, pas tant que ça... non, ça non, des pauvres, non. C'est-à-dire que si, il y a des gens qui... sont très humbles, très... mais pauvres, non, je veux dire qu'il n'y a pas beaucoup... ou bien, s'il y en a... il y a peu de pauvreté. Ça dépend de la manière dont on veut vivre parce que, comme je le dis de nouveau, regardez les enfants qui sont... qui marchent pieds nus dans le métro et tout ça. Tant qu'ils peuvent rentrer à la maison, là-bas, ils vivent bien. Ou bien, comment peut-on se rendre compte de la pauvreté ? Comment savoir s'ils sont pauvres ?... Et là, maintenant, peut-être qu'ils cherchent à te berner. (Graciela, 28 ans, femme au foyer)

Voilà, je pense que (la cause de l'existence de la pauvreté) vient en grande partie du laisser-aller de la personne [...] tu vois cette pauvreté-là, les maisons en carton et tout ça, quand tu vois ces personnes, sales, leur maison sale, l'enfant sale, à poil, mal coiffé, je pense que ça... cette attitude des gens... de laisser-aller, c'est ça qui les rend pauvres [...] Donc... le grand défaut des gens d'ici, c'est le laisser-aller, ils disent « ah ! on laisse tomber... », hein ? Ils n'ont pas envie de progresser. (Carlos, 24 ans, employé dans un cybercafé)

Les images sociales de la pauvreté « culpabilisant la victime », associées à une éthique du travail déficiente, et l'appel permanent à « travailler dur », ne prennent pas en compte la forte précarité de l'insertion professionnelle des pauvres, leurs fréquentes et infructueuses recherches de travail supplémentaire, ou encore de leurs longues journées de travail pour des salaires très maigres¹⁷. L'explication de la pauvreté par la paresse se heurte à la réalité du travailleur pauvre, de celui qui, bien qu'y « mettant du sien », souffre toujours de privations, réalité largement répandue parmi les secteurs les plus défavorisés¹⁸. Dans un contexte de précarité et d'économie informelle généralisées, le travail est conçu comme tout type d'activité génératrice de revenus, comme une source de survie, et n'est pas associé, comme dans la société salariale, à la dignité et à la protection sociale.

Ici, il n'y a pas beaucoup de pauvreté car, malgré tout... le peu de travail qu'il y a te donne de quoi vivre. De nombreuses tâches basiques, non ? Beaucoup de bon boulot, beaucoup, ça, non. Je pense que la pauvreté même est liée aux personnes qui ne veulent pas travailler [...] parce que du travail, il y en a. Du travail pour tous, de la maçonnerie, le bicitaxi,

16. B. Link & J. Phelan, "Conceptualizing Stigma", *Annual Review of Sociology* 27, 2001: 363-385; T. Caldeira, *Ciudad de Muros*. Barcelona: Gedisa, 2007.

17. J. Chaffel, "Societal Images of Poverty: Child and Adult Beliefs", *Youth & Society* 28: 4, 1997, pp. 432-463

18. D'après Portes & Hoffman, 75% de la population ayant un travail, en Amérique latine, ne reçoit pas de revenus permettant de dépasser le seuil de pauvreté, ce qui signifie qu'être travailleur dans cette région équivaut à être pauvre ; ainsi, il ne suffit pas d'avoir un emploi pour se situer au-dessus du seuil de pauvreté. A. Portes & K. Hoffman, "Latin American Class Structures: Their Composition and Change during the Neoliberal Era", *Latin American Research Review* 38:1, 2003, pp. 41-82.





dans les laveries, balayeur, si tu veux faire la plonge ou ce que tu veux, on te donne du travail. D'une manière ou d'une autre, tu peux faire de l'argent [...] (Martín, 28 ans, chauffeur de bicitaxi)

Si une vision individuelle de la pauvreté tend à prédominer parmi les personnes interrogées, son explication par des causes structurelles telles que l'inégalité des chances dans l'éducation et le travail et une distribution injuste des richesses, bien que peu répandue, n'est pas absente, en particulier chez les jeunes (peu nombreux) ayant réussi à accéder à des niveaux d'éducation plus élevés. C'est le cas de Santiago (33 ans), marié et père de trois enfants, passé deux fois *de l'autre côté* en dix ans sans papiers, pour travailler, et ayant réussi à terminer ses études de biologie à l'université, même s'il continue à travailler dans le bâtiment.

Eh bien... je ne sais pas, ou bien, la pauvreté, je crois que ce n'est rien de plus que de ne pas avoir... disons, un bon travail, non ? Ne pas avoir accès à l'éducation, à l'enseignement, non ? Ça n'a rien à voir avec le fait d'avoir des choses matérielles, parce qu'avoir des choses... n'importe qui peut avoir des choses, non ? [...] Parce que le type qui a de l'argent en veut toujours plus, il ne se satisfait pas de ce qu'il a déjà, mais il veut toujours plus [...] et celui qui travaille, celui qui fait le travail, celui-là donc, sa vie se dégrade avec ce travail, et il n'aura jamais rien de semblable à celui qui ne fait qu'exploiter les autres, non ?

LES REPRÉSENTATIONS DU LIEU PAR SES HABITANTS : ENTRE MAL-ÊTRE ET RÉSIGNATION

Les représentations de la pauvreté analysées ci-dessus se retrouvent dans les images de lieu des résidents de Chimalhuacán. Ces images complexes et multiples reflètent la conjonction de divers éléments tels que l'expérience urbaine antérieure, l'âge, le genre, le niveau d'éducation, la position dans le foyer, le temps de résidence dans le lieu, la participation au marché du travail, etc.

À part quelques sondés d'origine rurale, la grande majorité des habitants a eu une expérience urbaine avant d'arriver à Chimalhuacán, à la différence des migrants ruraux qui se sont installés dans les périphéries urbaines des années cinquante aux années soixante-dix. Une grande partie des habitants actuels des périphéries forment la deuxième ou la troisième génération de résidents de ces zones. Parmi les résidents de Chimalhuacán qui ont participé à l'enquête, l'expérience urbaine s'est déroulée, en général, dans des quartiers populaires plus consolidés, situés également à l'est de la ville – surtout à Nezahualcóyotl et Iztapalapa –, qu'ils ont dû quitter en raison de l'impossibilité de continuer à payer leur loyer et de la nécessité d'acquérir un terrain à bon marché. Ce sont précisément ces quartiers qui constituent

19. "L'autre côté" est une expression très répandue au Mexique, particulièrement parmi les classes populaires, pour faire référence à la migration vers les Etats-Unis.



leur référence quant à la *normalité* urbaine, et à ce que représente le fait de vivre *en ville*. Chimalhuacán constitue ce que Lindón désigne par les termes de *périphéries exclues*, dans lesquelles la localisation périphérique est vécue comme un éloignement au sens d'inaccessibilité et d'exclusion, en d'autres termes : être « en dehors » de la ville²⁰.

Au début, ici, c'était pesant, je trouvais ça moche, non ? Je disais : « oh ! C'est bien moche ! » Même à mon mari, je lui demandais, je lui disais : « pourquoi m'as-tu emmenée vivre ici ! là-bas dans le District²¹ tout est goudronné, il y a plus de commerces. Et oui, au début, je disais : « pourquoi m'as-tu amenée ici ? » Et... comment j'emmène ma fille à l'école dans le District ? Parce que je ne voulais pas qu'elle change d'école pour venir ici... et c'était encore plus pesant [...]

Tu aimerais déménager, aller vivre dans un autre lieu ?

Non, ce que je voudrais seulement, c'est qu'on goudronne vite ici, maintenant... Parce que moi, je dis qu'avec le temps, ça va devenir plus normal, non ? Donc, il faut donner du temps au temps, parce que oui... [...] C'est-à-dire que... bon an mal an, ce n'est pas si mal ici, mais oui, il manque beaucoup de choses.

Si, en général, la mémoire de *temps* meilleurs – en termes de conditions de vie, d'emploi, etc. – est peu courante dans les récits, il semble néanmoins exister une mémoire de meilleurs *lieux*, moins éloignés, comptant plus de services tels que des écoles et des hôpitaux, des commerces et des moyens de transport. Venir habiter à Chimalhuacán après avoir vécu dans des zones plus urbanisées peut représenter, outre *la* (seule) chance d'accéder à un logement à soi, une dégradation de la qualité de vie urbaine qui se manifeste surtout par la moindre accessibilité et la mauvaise qualité des services. Cette expérience urbaine antérieure est précisément une dimension importante pour interpréter les signes d'insatisfaction et de mal-être concernant le lieu.

Nous sommes venus vivre à Chimalhuacán quand j'avais 11 ans... et je n'aime toujours pas [...] Quand je suis arrivée, ça ne me plaisait pas car je vivais à Neza²², les rues étaient goudronnées, nous avions accès à tous les services [...] j'étais petite mais je me rappelle que tu pouvais rester dans la rue jusqu'à dix heures du soir pour jouer, et tout allait bien. Alors, tu arrives tout à coup dans un endroit où c'est la campagne, et tu es seule et où que tu te tournes, c'est sombre, et tu n'as pas d'amis ni accès à aucun service, c'est comme si... non, je ne me plais pas ici. Et ensuite, tu grandis et ce n'est pas qu'il y ait ou non des maisons, il n'y a aucun

20. A. Lindón, "Del suburbio como paraíso a la espacialidad periférica del miedo" in *Lugares e imaginarios en la metrópolis*, A. Lindón, M.A. Aguilar & D. Hieronax (dirs.), Barcelonne: Anthropos, 2008, pp. 85-105.

21. Le "district" est une manière répandue de faire référence au District Fédéral, à "la" ville, parmi les résidents des localités périphériques.

22. "Neza" fait référence à Ciudad Nezahualcóyotl.





service, tout est loin [...] Et maintenant, ce qui ne me plaît pas, c'est que les gens ne font rien pour s'en sortir [...] et les gens, au bout du compte, sont apathiques et ça ne les dérange pas. Ça ne me plaît pas, ça ne me plaît pas où je vis. (Marta, 26 ans, employée dans un dispensaire)

Le genre influence les perceptions relatives au quartier. Les niveaux d'insatisfaction sont plus élevés parmi les femmes que parmi les hommes, surtout dans le cas des femmes mariées et ayant des enfants, car nombre d'entre elles sont des « femmes au foyer » et restent la plupart du temps dans leur quartier, recluses dans leur maison. Ce sont elles qui, dans une large mesure, souffrent le plus des manques et de la faible qualité des services et des espaces récréatifs, de la poussière des rues non goudronnées, du ramassage des ordures insuffisant, et de l'insécurité. La possibilité d'être propriétaire de sa maison, principale source de satisfaction liée au lieu, n'efface pas pour autant le mécontentement produit par l'accumulation de manques. Il existe, avec le mal-être, une acceptation tacite de sa propre situation comme un « destin » face auquel on ne peut faire grand-chose. Duhau et Giglia soulignent que ce modèle de quartier non consolidé produit des conditions de précarité durables qui deviennent chroniques et finissent par être considérées comme *normales*, telles que, par exemple, les coupures de courant, l'absence de trottoirs, les bâtiments à demi construits, l'insuffisance et la mauvaise qualité du service de transports publics²³.

[...] J'aimerais donc que le goudronnage se fasse maintenant... qu'il y ait plus d'éclairage public, et... pareil, comme je le dis, qu'il y ait plus... . Une école proposant d'autres cours aux enfants, d'autres activités. On pourrait, je ne sais pas, les mettre au karaté, à l'informatique ou à... [...] Des parcs, il n'y en a pas non plus, du coup, c'est pour cela aussi que les enfants sont obèses, parce que... où on les emmène ? [...] Donc, là non, mon quartier ne me plaît pas beaucoup, pas beaucoup car oui, j'aimerais bien qu'il y ait des parcs pour prendre l'air, qu'il y ait plus d'éclairage, plus de surveillance [...] C'est ce qu'il y a de meilleur marché ici, ces zones sont les moins chères pour acheter un terrain [...] Ce n'est pas grave si c'est moche, et s'il n'y a pas d'éclairage, et pas de drainage, et pas de surveillance, car voilà, j'ai déjà construit ma maison et je ne paie plus de loyer. Ici, les terrains sont 50% moins chers qu'à Neza, qu'à... que dans les lieux plus proches du centre, c'est très cher, là-bas. (Lucía, 48 ans, femme au foyer)

Bon, en ce moment, ce quartier est très moche car il y a beaucoup de boue, pas de trottoirs, l'électricité fonctionne très mal, il n'y a pas de parc, pas de supermarché à proximité... eh... que puis-je te dire de plus ? L'insécurité... voyons, il est possible que oui, que je me sente un peu en insécurité [...] mais... dans la mesure du possible, que pouvons-nous demander, hein ? (Esther, 40 ans, commerce informel)

23. E. Duhau & A. Giglia, *Las reglas del desorden: Habitar la metrópoli*. México: Siglo XXI, UAM-Azcapotzalco, 2008.





La reconnaissance des lacunes ne se traduit pas nécessairement par un mal-être lié au lieu. Les plus satisfaits sont paradoxalement ceux qui, en raison de leurs longues journées de travail, passent moins de temps dans leur quartier. Pour certaines des personnes interrogées, particulièrement les hommes jeunes, malgré la reconnaissance des nombreux handicaps – comme la mauvaise qualité des services, l'insécurité et la violence –, le quartier est perçu comme étant « tranquille », ce qui pourrait non seulement révéler une *naturalisation* des handicaps, mais aussi un plus fort sentiment d'appartenance au lieu et la réaffirmation d'un *nous* (ceux d'ici) face à un *eux* (ceux de l'extérieur).

Comment vois-tu ton quartier ? Comment le décrirais-tu à quelqu'un qui ne le connaît pas ?

[...] Voilà... Très franchement... c'est un... c'est une municipalité qui, en vérité, ne s'occupe pas de la communauté, où les services fonctionnent avec une lenteur extrême [...] Bon, en fait, l'insécurité augmente et les rues d'ici, dans le quartier, deviennent très violentes. Et puis les services font souvent défaut, d'un seul coup, comme l'eau, l'électricité surtout, c'est ce qui... 15 jours d'électricité, 15 jours sans [...] Ils construisent les égouts et tout à coup, ça ne marche plus, ou alors, ils font les trottoirs seulement dans certains lieux [...]

Tu aimes vivre ici ?

Eh bien !, en fait, dis-toi que je suis de ceux qui partent pour travailler, et le soir, quand je rentre du travail, je ne sors plus. Je ne vis rien avec les voisins, disons que je ne bavarde avec personne. J'aime ma tranquillité [...] ici, où je vis, j'ai un espace de tranquillité (Francisco, 33 ans, ouvrier dans une briqueterie)

Comme je travaille toute la journée, je ne me rends pas compte de l'état de la situation. Comme partout, hein ? Il y a des bandes, des gens qui n'ont rien à faire, et donc, ils traînent là, mais bon... en ce qui nous concerne, les gens qui vivent ici, ils nous respectent parce qu'ils savent... qu'on est toujours là et qu'à chaque fois, ils vont nous rencontrer là. Alors... ça ne les arrange pas [...] Le quartier est bien. Moi je dis que... oui, ça me plaît de vivre ici, mais ça pourrait être mieux... (Fernando, technicien dans une entreprise alimentaire)

Dans un contexte de précarité et d'informalité persistantes, où les handicaps se multiplient et s'accumulent, et où la qualité des services auxquels accèdent les pauvres est très faible, il n'est pas surprenant que l'Etat, en tant que référent et garant de la protection sociale, soit absent de l'imaginaire des classes les plus défavorisées. Ce que les résidents font pour compenser ou combler ce qui manque dans ces quartiers tend à être perçu comme le résultat de l'effort individuel. Les mauvaises pratiques apparaissent dans certains récits comme le résultat de l'attitude de résignation et d'accommodation des « pauvres », c'est-à-dire une forme d'auto-culpabilisation.





Les inconvénients (de la vie à Chimalhaucán) viendraient du fait qu'il y a beaucoup de toxicomanie, beaucoup de délinquance, qu'il y a beaucoup de pauvreté, beaucoup, beaucoup de pauvreté. Que nous n'avons pas beaucoup... pas accès à beaucoup d'endroits pour travailler. Disons que les gens d'ici doivent se débrouiller, que ce soit avec un petit atelier de couture, de production, un commerce, un petit magasin, vendre quelque chose ; parce que, en réalité, les gens d'ici doivent aller chercher du travail dans les alentours [...] Il nous manque aussi beaucoup... par exemple, des espaces verts, des dispensaires [...] nous sommes aussi très mauvais, très mauvais en éducation, je ne sais pas à quoi c'est dû. [...] Et nous nous y faisons aussi, c'est un autre handicap, non ? Que nous nous habituions à dire : « bien, ma maison est comme ça, je dois sauter par-dessus les flaques d'eau mais ce n'est pas grave, un jour, ça ira mieux ». Nous nous y faisons très bien. (Marcela, 37 ans, femme au foyer)

Le peu de possibilités que le milieu local offre aux habitants, et qui est mis en évidence par leurs récits, est réaffirmée par la directrice du centre communautaire.

Avantages... avantages de vivre à Chimalhuacán, pour les gens... non. Laisse-moi réfléchir... avantages, avantages quant aux services, il n'y en a pas. Avantages, économiques, non plus. Avantages professionnels, pas plus, il n'y en a pas. Donc... je pense que oui, c'est un peu difficile, il faudrait le demander à la population.

LES IMAGES DE CEUX DE L'EXTÉRIEUR : STIGMATES DE LIEU ET DE CLASSE

Les stigmates territoriaux constituent un élément fondamental de l'expérience subjective des habitants de ces lieux et révèlent souvent la conjonction de handicaps liés à l'espace social et à l'espace physique. La disqualification spatiale apparaît comme une expression territorialisée de la disqualification sociale puisque des stigmates territoriaux se superposent aux stigmates traditionnellement attribués à la pauvreté²⁴.

Les lieux disqualifiés, de même que leurs résidents, sont criminalisés et démonisés, au travers d'images simplistes et unilatérales, comme incarnation de tous les maux et risques sociaux. Un article d'un journal national de grande diffusion commence ainsi : « Délinquance, toxicomanie, petit trafic de drogue, désintégration familiale et marginalisation sociale sont les gardiens de l'apocalypse de Chimalhuacán »²⁵.

24. L. Wacquant, *Parias Urbanos. Marginalidad en la ciudad a comienzos del milenio*. Buenos Aires: Manantial, 2001; S. Paugam. *Las formas elementales de la pobreza*. Madrid, Alianza Editorial, 2007.

25. *El Universal*, 31 août 2008.





Donc, d'après ce qu'ils disent dans la presse, ils doivent penser que les gens de Chimalhuacán sont les pires. Avec l'aspect du quartier et ce que la presse rajoute, le tableau est complet. (Francisco, 33 ans, ouvrier dans une briqueterie)

Dans le même sens, des études réalisées dans divers contextes urbains de zones ségréguées révèlent, en accord avec le résultat de mes recherches, que la violence symbolique s'exerçant au travers des stigmates territoriaux ne passe pas inaperçue de leurs résidents qui connaissent clairement les stigmates pesant sur eux-mêmes et sur les lieux qu'ils fréquentent²⁶. Dans son enquête sur la transition à l'âge adulte des classes populaires, réalisée dans divers quartiers de l'est de la ville de Mexico, Saraví aboutit à des conclusions similaires et met l'accent sur la stigmatisation criminalisante de la pauvreté, en particulier de certains espaces urbains (les zones périphériques) et de certains groupes d'âge (les jeunes des secteurs populaires)²⁷.

Je pense que (dans les quartiers plus riches), ils ont une très mauvaise image de ce quartier, non ? Car voilà, ils nous disent qu'ici vivent les gens de la pire espèce, les gens qui n'ont pas d'argent, à faibles ressources, qui n'ont aucune possibilité de s'en sortir [...]. (Ana, 45 ans, femme au foyer)

Donc... les gens qui vivent dans le District (Fédéral)... comme ils nous rabaissent beaucoup ici à Chimalhuacán, je vois que selon eux, Chimalhuacán, c'est... un monde inférieur, tomber ici, à Chimalhuacán, c'est... non, non, c'est le pire ! (Graciela, 28 ans, femme au foyer)

Le directeur d'une école primaire – non-résident – confirme la forte stigmatisation territoriale évoquée ci-dessus.

Les gens de l'extérieur, par rapport à ceux d'ici, ceux qui vivent ici, que pensent-ils ?

Ils pensent que Chimalhuacán, c'est le chaos, non ? Ils pensent que c'est une zone conflictuelle, de toxicomanes. Ils pensent que c'est le pire qui puisse être [...] (Où je vis), si je leur dis : « allons à Chimalhuacán », ils me disent : « Non, non, les quartiers... par-là, où tu vas, ils tuent des gens » [...] « Non, écoute, je ne sais pas pourquoi tu travailles là-bas, c'est une zone violente. » Et ce n'est pas vrai, les gens sont... si on sait trouver leurs bons côtés, ce sont des gens nobles, très volontaires.

Chimalhuacán constitue probablement, dans la carte mentale des classes moyennes et supérieures, un *espace vide* auquel Bauman fait référence en tant qu'espace vide de sens, invisible, où ne se négocie aucune différence puisqu'il n'y a personne avec qui négocier ; en d'autres termes, ce sont des

26. R. Lupton, *Poverty Street. The dynamics of neighbourhood decline and renewal*. Bristol: Policy Press, 2003; D. Reay, "Mostly Roughts and Toughs': Social Class, Race, and Representations in Inner City Schooling", *Op. Cit.* pp. 1005-1023.

27. G. Saraví, *Transiciones vulnerables. Juventud, desigualdad y exclusión en México*. Mexico: Centro de Investigaciones en Antropología Social, 2009.





lieux « restant », qui montrent la divergence entre l'élégance de la structure et le désordre du monde, des lieux dans lesquels nous n'allons pas et où nous nous sentirions perdus, vulnérables, surpris, alarmés, un peu effrayés à la vue d'êtres humains différents²⁸.

L'intériorisation d'attitudes et de croyances négatives sur soi-même contribue à éroder l'estime de soi et à affaiblir les aspirations. Elle entrave le développement des relations sociales de différents types et dans des situations variées avec l'extérieur du quartier. Parallèlement, les stéréotypes négatifs concernant le lieu découragent ceux qui n'y résident pas de le visiter, ce qui approfondit l'homogénéité des réseaux sociaux de ceux qui l'habitent²⁹.

[...] Le (collège), voilà... je l'ai quitté avec l'envie de faire taire un professeur. [...] C'était celui qui nous disait : « C'est que vous, vous n'allez rien faire ; vous allez à peine finir le collège... Regardez où vous vivez. » Je le sentais comme une humiliation [...] il ne s'est pas privé de nous dire « vous n'y arriverez pas », « vous ne serez que de simples maçons ». (Carlos, 24 ans, employé d'un cyber-café)

Mon père vivait à Martín Carrera³⁰ ; une fois, il est venu ici, il est venu trois fois, évidemment, il m'a dit que c'était affreux, ici. Il a dit : « ici, c'est moche, ma fille, c'est que de la terre, il y a beaucoup de boue », il a dit que c'était moche. Et c'est vrai que c'est un quartier qui... bon, il est justement venu quand des types ont voulu le voler... Alors, il a dit que j'étais en insécurité, que c'était un lieu où ça ne lui plairait pas de vivre, que c'était affreux [...] qu'il y avait beaucoup de violence, d'insécurité... Je pense que qui que ce soit vivant dans un lieu aux rues déjà goudronnées, doté de tous les services, ça ne lui plairait pas de vivre ici ; il lui serait très difficile de s'y habituer, moi c'est parce que je suis déjà habituée [...] (Julia, 26 ans, commerce informel)

Les résidents de ces espaces connaissent de grandes difficultés à combattre les images du lieu et à se situer hors des représentations dominantes. L'une des stratégies développées pour déjouer les processus d'homogénéisation consiste à imbriquer les bons et les mauvais aspects du lieu³¹. Les stigmates produisent des perceptions contradictoires qui oscillent entre les perceptions négatives concernant le lieu et la négation des stéréotypes, considérés alors comme une représentation injuste et dévalorisante d'eux-mêmes et des autres résidents.

28. Z. Bauman, *Modernidad Líquida*. Buenos Aires: Fondo de Cultura Económica, 2009, pp. 111-113.

29. B. Link, et J. Phelan, "Conceptualizing Stigma", *Op. Cit.*, D. Warr, "Social networks in a 'discredited' neighborhood," *Journal of Sociology* 4:13, 2005, pp. 258-308; R. Lupton, "*Poverty Street...*", *Op. Cit.*

30. Il s'agit d'un quartier de la Delegation Gustavo Madero, dans le District Fédéral.

31. D. Reay, "Mostly Roughts and Toughs': Social Class, Race, and Representations in Inner City Schooling", *Op. Cit.*





[...] malheureusement, ailleurs, ils ont une image un peu dégradée de Chimalhuacán. Et c'est triste, parce que je vis ici [...] C'est exagéré, pourquoi ? À cause des médias, des gens qui s'en vont et en parlent, à cause des conditions de vie, des chemins, à cause de nombreuses choses. Par exemple, la situation de ces autobus qui ont renversé (une maman avec son enfant)... tout ça, oui, c'est quelque chose de très éprouvant mais, généralement, nous exagérons. [...] Il y a beaucoup de choses, quand tu les vis et qu'ensuite tu les entends ailleurs, alors tu en as honte, mais ... oui c'est vrai, non ? (Marta, 26 ans, employée dans un dispensaire)

[...] Ils croient tous que ce quartier est moche, parce que j'ai déjà fait venir des camarades d'école et ils ont dit « non c'est vrai, ici c'est hyper moche ! Tu vis ici ? Tu rigoles ? » Mais dans la réalité, chacun vit où il peut, hein ? [...] Ils viennent, et disent : « dis voir, ici, y'a de sacrés trous et c'est vraiment moche, hein ? » Alors, qu'est-ce que tu peux leur dire ? Pas moyen qu'ils goudronnent juste lorsqu'ils viennent ! [...] Ils croient qu'on vit dans la décharge de Chimalhuacán. [...] Quand j'étais aux Etats-Unis, j'ai acheté un terrain ici, et c'est alors qu'est arrivé le truc de *la Loba*³². Je ne sais pas si tu as vu qu'il y a eu des morts, hein ! Et tous ceux qui savaient déjà que tu avais acheté un terrain te disaient « Putain ! t'as acheté un terrain là-bas ? Non, ça ne vaut rien, où as-tu été t'installer ? ». Et en réalité, c'est très calme ici, nous n'avons jamais vu personne tuer quelqu'un, par ici. C'est-à-dire qu'il faut y vivre pour se rendre réellement compte de comment est le quartier. (Santiago, 33 ans, maçon)

La représentation que l'on a d'un quartier se construit sur la base d'une dialectique entre l'identité sociale de chacun et la façon dont on évalue son lieu de résidence, avant tout en termes de présence d'un *autre* de statut inférieur. Dans ce processus, comme le révèle le récit de Santiago, coexistent les stigmates, l'insatisfaction et le sentiment d'appartenance au lieu.

CONCLUSIONS

L'articulation des dimensions spatiales et symboliques dans les récits des résidents d'une zone où les lacunes s'accumulent a pour objectif de rendre compte de la complexité et de la spécificité de l'expérience contemporaine de la pauvreté dans des sociétés fortement inégales telles que les sociétés latino-américaines.

32. Santiago fait référence au conflit qui s'est déroulé suite aux élections municipales de 2000 à Chimalhuacán ; deux groupes de pouvoir appartenant au PRI se sont alors affrontés avec des armes à feu, des pierres et des bâtons. Dix personnes ont été tuées, et trente blessées. *La loba* (la louve), surnom de la cacique de l'une des deux organisations, a été reconnue coupable de cet affrontement et condamnée à 50 ans de prison.





Un trait saillant du travail ethnographique est le caractère plus excluquant et moins « romantique » de la pauvreté dans des zones de pauvreté homogène comme Chimalhuacán – partageant des caractéristiques avec des espaces similaires d'autres villes latino-américaines – que ce que l'on observait dans les études portant sur les périphéries urbaines dans les années soixante et soixante-dix.

L'inégalité « naturalisée », de même qu'une vision individualisée de la pauvreté, transparaissent dans un contexte d'iniquités persistantes dans la distribution des chances, de pauvreté répandue et durable, et d'un Etat qui ne joue pas le rôle de garant des niveaux minimaux de bien-être. Dans les récits analysés, il n'y a quasiment aucune référence à l'inégalité des chances, ni aucun discours faisant référence aux droits ou à la responsabilité de l'Etat quant à une répartition plus juste des richesses.

La représentation dominante de la pauvreté, qui tend à rendre les pauvres coupables de leur situation, est non seulement internalisée par les pauvres eux-mêmes, mais s'accompagne également d'une stigmatisation et d'une diabolisation marquées de leurs lieux de vie, dégradant symboliquement leurs habitants, et ce d'autant plus lorsque les habitants ont pleinement conscience des stéréotypes négatifs pesant sur eux et sur leurs lieux de vie : « monde inférieur », « là où vivent les gens de la pire espèce », « vivre dans une décharge ». Les pauvres sont ceux qui « ne veulent pas travailler », qui n'ont pas « l'habitude de progresser », « ceux qui ne peuvent pas aller de l'avant ». Le mal-être émergeant d'une concentration marquée de handicaps « objectifs », tout comme les stigmates associés à la pauvreté, aux pauvres et à leurs espaces, affaiblissent la vie communautaire et le sentiment d'appartenance. Dans une zone de pauvreté homogène, concevoir le pauvre comme *l'autre* ne contribue certainement pas à établir des liens communautaires. Dans ce contexte, la méfiance, la peur et l'insécurité s'insinuent dans les relations entre voisins ; combattre les stigmates suppose de ne pas être comme *eux* et affronter la pauvreté devient une question individuelle, ou plutôt, du foyer familial. La quotidienneté de la pauvreté va de pair avec la disqualification et la marginalisation sociales.

Le mal-être et l'insatisfaction coexistent avec la résignation face au manque d'alternatives ; la peur de l'autre croît ; la pauvreté est criminalisée, et les inégalités légitimées. La « coexistence de mondes isolés », dans la ville de Mexico, révèle les tensions qu'éprouve la cohésion sociale dans des contextes de profondes inégalités : il s'agit d'une terrible annihilation de l'altérité, empêchant de voir l'autre même lorsqu'il se tient en face de soi³³.

Crutchfield et Pettinicchio proposent le concept de *culture de l'inégalité* pour rendre compte de l'acceptation sociale majoritaire de la persistance de profondes inégalités, ce qui la rend plus tolérable. Dans ces contextes

33. G. Saraví, "Mundos aislados: segregación urbana y desigualdad en la Ciudad de México" *EURE* 34: 103, 2008, pp. 93-110





prédomine une conception selon laquelle l'Etat n'a pas pour responsabilité de contrebalancer les causes et les résultats de l'inégalité sociale et économique, ce qui augmente le caractère punitif dans la relation *aux autres*³⁴.

Dans des sociétés telles que la société mexicaine, où les distances sociales abyssales sont non seulement tolérées par la majorité des classes sociales, mais aussi vécues quotidiennement comme « naturelles », et où la protection sociale destinée aux secteurs les plus défavorisés ne constitue pas un droit mais une « aide », insuffisante et de très faible qualité, la cohésion sociale s'affaiblit et les risques de fracture sociale augmentent. Néanmoins, la pauvreté et les inégalités, en tant que construits sociaux et politiques, pour « naturalisées » qu'elles soient, naissent de la logique de l'histoire et d'une distribution particulière du pouvoir. Elles peuvent, par conséquent, être modifiées.

Traduit de l'espagnol par Etienne Jezioro



34. R. Crutchfield & D. Pettinicchio, "Cultures of Inequality: Ethnicity, Immigration, Social Welfare, and Imprisonment". *The Annals of The American Academy of Political and Social Science* 623, 2009, pp. 134-146.

